

Les Sauvages s'attaquent à la littérature romande

A 40 ans, Valérie Solano se lance dans l'aventure éditoriale. Rencontre.

LIONEL CHIUCH

«**C'**est fou, le nombre de gens qui écrivent».

Elle en sait quelque chose, Valérie Solano. Avant de lancer sa propre maison d'édition au début de cette année, elle fut pendant cinq ans lectrice chez Zoé.

Ce travail sur les textes, doublé d'une véritable passion pour la littérature, lui a insufflé le désir de «faire émerger des auteurs». D'où la création des Editions des Sauvages, qui revendiquent à ce jour 4 titres: *Pagaille temporelle*, de Philippe Gindre, *Mille traverses*, de Loretta Verna, *Le bon usage du monde*, une réédition de Claude Roy, ainsi qu'un CD audio, *Claude Amaudruz, paysan*. Rencontre avec une lectrice attentive qui défend les écrivains.

L'édition reste un secteur fragile. Qu'est-ce qui a motivé la création des Editions des Sauvages?

Après avoir quitté Zoé, la meilleure manière de continuer l'aventure, c'était de fonder une maison d'édition. Ce qui fait l'intérêt d'un travail d'éditeur, c'est de trouver des voix qui réinventent, des univers. Le pari, désormais, c'est de sortir 4 ouvrages par an.

Comment faut-il interpréter ce terme de «sauvages»?

Je cherchais quelque chose signifiant qu'on est toujours dehors et dedans. Et j'aime les plantes rudérales, qui poussent sur les décombres d'autres choses.

Vos premières publications investissent des univers très différents...

L'idée, c'est de pratiquer le panachage. Le roman de Philippe Gindre, c'est une sorte d'envolée de science-fiction, quelque chose d'un peu sor-dide, sous la plume de quel-



Valérie Solano, directrice des Editions des Sauvages. «Ça prend beaucoup de temps de travailler sur un texte, mais il y a toujours quelque chose de magique qui subsiste.» (LAURENT GUIRAUD)

qu'un qui a une belle énergie. Loretta Verna, elle, a trouvé un lien entre l'oralité et le texte. Il y a également beaucoup de clins d'œil à l'art contemporain... Claude Roy, c'est une autre histoire: chez un bouquiniste, je suis tombée sur ce livre qui était épuisé.

D'emblée, vous proposez un autre type de support, le CD.

J'aime les histoires de vie. J'avais plein de projets, notamment autour d'un paysan. Initialement, je voulais publier un texte, mais comment retranscrire ces accents si particuliers? D'où l'idée de l'audio. On a effectué un gros travail sur le

son et j'aime beaucoup le résultat: l'histoire de cet homme qui a vécu sans rien demander à personne...

Le pari est littéraire, mais il est aussi financier...

Pour l'instant, personne n'est payé, si ce n'est les auteurs, très modestement. Ma chance, c'est d'avoir été libraire puis représentante chez Zoé: donc, je connais bien les libraires. Là, je ne suis allé que dans les librairies indépendantes de Suisse romande. C'est aussi une question de quantité: chaque ouvrage est tiré à 800 exemplaires. Je me suis donnée trois mois. Maintenant, je vais placer les livres à la

Fnac et chez Payot...

Editeur, c'est un métier qui réclame de la patience et un fort engagement...

En fait, c'est un prétexte pour une rencontre avec les gens. J'utilise à dessein des métaphores liées à la nature: on plante quelque chose, et après il faut du temps pour que ça grandisse. Ensuite, il y a les retours. Je trouve ça très beau, très porteur...

Selon quels critères sélectionnez-vous les manuscrits?

Simplement, je dirais que je veux des bons textes. Le style, ça se sent très vite. Parfois, il y a

deux ou trois bonnes pages, et ensuite ça part en eau de boudin. L'autre aspect, c'est que certains auteurs ont une écriture classique très efficace, mais leurs récits sont bourrés de clichés. La littérature, c'est justement d'aller chercher ce qu'il y a derrière...

D'où vous vient ce goût pour la lecture?

Je suis issue d'une famille où les femmes lisaient beaucoup. La lecture, ce n'était pas pour m'enfuir, mais plutôt une manière d'avoir accès à un monde sans fin.

■ Pour plus d'informations: www.editionsdessauvages.ch

LIVRES EN BREF

Traduction

MICHAEL BRACEWELL.

L'Angleterre des années 80. Le thatchérisme brasse les cartes sociales. La réussite financière l'emporte désormais sur l'origine sociale ou le parcours scolaire. Voilà qui convient à Martin Knight, dandy et esthète rêvant de réussite. Il trouvera avec Marilyn Fuller, issue de la «gauche caviar» anglaise, chaussure à son pied. Descriptif, neutre, «Un éternel jeune homme» est écrit avec une précision d'entomologiste par Michael Bracewell. Brillant. Phébus, 391 pages. ED

Document

JEAN-MARC TURINE Coopérant belge, Jean Marc Turine a éprouvé en 1982 un véritable coup de foudre pour les Comores, ces îles perdues au large de l'Afrique. Il y reviendra plusieurs fois, ne pouvant que constater la dégradation économique d'une république en proie à l'inertie, la corruption et au découragement. Composé de ces voyages successifs, «Terre noire» sait faire partager cette passion sans espoir. Métropolis, 254 pages. ED

Société

DENISE BOMBARDIER Elle entretient de culte des amitiés.

Au fil de «Nos chères amies...», la Canadienne s'en attribue même tant qu'on finit par douter de leur degré d'intimité. Qu'importe! Denise fait ici œuvre de journaliste en racontant les liens entre femmes, de la maternelle à l'EMS. Tout cela reste bien léger. Quand l'auteure reprendra-t-elle la plume pour écrire une chose aussi forte qu'«Une enfance à l'eau bénite»? Albin Michel, 169 pages. ED

Lettres suisses

GEORGES OTTINO Fils de commerçants aisés, Bernard Quentin veut devenir peintre. Bettina Bethmann, elle, s'essaye à devenir cantatrice. Leur passion ne doit pas déborder sur leur art. Avec «Un amour d'Allemagne», son sixième titre à L'Age d'Homme, Georges Ottino signe un roman à l'ancienne, avec plein de malheurs. Il aurait pu se voir écrit en 1958 voire, avec quelques aménagements, en 1908. C'est très réussi dans le genre. 164 pages. ED

«Latex», le roman d'un monde ultrariche, ultrasexe, ultraviolet

ROMAN

Laurent Schweizer publie au Seuil un texte inspiré de l'affaire Stern.

Un riche homme d'affaires est tué par une femme lors d'une séance sadomasochiste. Le «pitch» du dernier roman de Laurent Schweizer rappellera aux Genevois une certaine affaire Stern. A raison. Ce meurtre a bien enclenché chez l'écrivain - dont le bureau était à quelques mètres des lieux du véritable assassinat à l'époque des faits - un processus d'écriture. Mais s'arrêter là serait une injustice.

L'esprit de Laurent Schweizer, comme les sucs, transforme ce qu'on lui soumet. Philipp Kidman, dans *Latex*, n'est pas Édouard Stern. De l'affaire, l'auteur n'a retenu que les traits définitoires, qu'il a tirés vers les extrêmes: l'ultra richesse, l'ultrasexe, l'ultraviolence. La réalité,



Laurent Schweizer. Il signe un roman précis et halluciné. (DR)

chez lui, est malmenée. Il étire sa trame et ses personnages pour éprouver leur résistance. On frôle parfois la saturation des effets, mais la logique hyperbolique de l'écriture donne au texte une vraie valeur littéraire.

Latex s'ouvre à Londres. Deux crapauds géants, couverts «d'aspérités vermeilles», appellent les caresses d'une foule de jet-setters lors d'une vente d'art contemporain. Il se termine dans la trompeuse quiétude des Alpes bernoises. Entre-deux, le roman se dépeuple à mesure que l'auteur maltraite ses personnages. Ray lui-même, garde du corps devenu fou et qui aime à tuer dans les supplices, périt par les balles des armes qu'il trafique.

Reste le narrateur, un avocat contraint de quitter le barreau zurichois, et Seymour, call-girl propriété de la mafia russe et à laquelle il offre ce qui lui reste de tendresse.

Précis et halluciné, ce roman est le troisième d'un écrivain genevois aux visions fulgurantes.

David Haeblerli

■ *Latex*, par Laurent Schweizer, aux Editions du Seuil, 245 pages.

Découvrez le style Madeleine Castaing, vieille dame indigne

BIOGRAPHIE

Jean-Noël Liaut brosse l'amusant portrait de cette décoratrice qui régna sur Paris.

Il y a longtemps eu «le style Madeleine Castaing». La décoratrice mélangeait avec une feinte nonchalance meubles du XIXe siècle et objets de charme. Un appartement revisité par cette fée tarifée semblait du coup avoir toujours existé. Il se révélait en plus assorti à son propriétaire. «Je fais des portraits», disait l'intéressée, morte à 98 ans en 1992. «Cela explique que certains de mes aménagements soient horribles.»

Cape et collants

On l'aura compris. Difficile de faire mieux, dans le genre vieille dame indigne, que cette antiquaire de la rue Jacob à Paris. Il faut l'imaginer nonagé-

naire, la perruque maintenue sous le menton par un élastique, une cape et des collants de danseuse, sur le cyclomoteur de François-Marie Banier, d'un demi-siècle son cadet! Et avec ça, le verbe haut. Que voulez-vous? Il faut bien cela quand on est d'une rapacité légendaire et qu'on vend en réalité du vent.

Vieux monstre sacré

Madeleine n'avait pas toujours été ce vieux monstre, plus ou moins sacré. Jean-Noël Liaut l'explique bien dans sa récente biographie. Bourgeoisement née et vite mariée (à 15 ans!), elle jouait avant les muse et mécène.

Elle ne supportait alors que les gens impossibles, ou infréquentables. La Parisienne resta ainsi très liée à Cendrars, à Soutine, à l'écrivain «collabo» Maurice Sachs, à Jean Genet, aux Jouhandeau, à Violette Leduc (qu'elle «assuma» en pool

avec Simone de Beauvoir) et bien sûr à Cocteau. Jean-Noël Liaut souligne son absence de préjugés. On admirera la litote.

Meilleur dans ses derniers chapitres que dans les premiers (c'est loin 1914, et il n'y a plus de témoins...), le livre prouve une fois de plus la fascination que conservent les stars du Tout-Paris des années 30 à 60. On ne compte plus les ouvrages sur Louise de Vilmorin, Coco Chanel, Denise Bourdet, Marie-Laure de Noailles et autres Florence Gould.

Il faudra en venir, pour créer du nouveau, aux étoiles de seconde grandeur. A quand un Marie-Blanche de Polignac, qui tint un salon musical, ou un Marie-Louise Bousquet, qui se mêlait, elle, de tout?

Etienne Dumont

■ *Madeleine Castaing*, par Jean-Noël Liaut, aux Editions Payot, 266 pages